

En 1986 et les années suivantes, une rubrique mensuelle paraît dans *Le Peuple*, organe de la CGT en direction des militants. Ce journal, tiré à 25 000 exemplaires, touche essentiellement des militants qui ont des responsabilités syndicales. Le titre de cette rubrique *Apprendre à lire, jamais fini, jamais trop tard* est tout à fait explicite du but recherché. Il s'agissait d'arriver à toucher du doigt le décalage qui existe entre le niveau des responsabilités des militants et le niveau de leur savoir lire, à toucher du doigt aussi et à expérimenter comment ce niveau de « savoir lire » pouvait s'améliorer rapidement. Ces articles qui abordaient des thèmes familiers à l'AFL et au GFEN ont provoqué des réactions qui montraient que cette question touchait à la fois beaucoup de points très sensibles dans le mouvement syndical d'alors.

Est repris ici, dans cette rubrique *Bonnes Pages*, un de ces textes écrit par Jean LAULHÈRE, alors responsable du Secteur Emploi/Formation professionnelle à la CGT.

LETTRE AUX ENSEIGNANTS DES MOUVEMENTS PÉDAGOGIQUES

Jean Laulhère

Le mouvement syndical se trouve aujourd'hui confronté à la nécessité de transformer profondément beaucoup de ses pratiques. Il s'agit en particulier de développer la capacité d'intervenir efficacement dans la gestion. Sur de nombreuses questions qui, pendant très longtemps nous semblaient ne pas être de notre ressort, nous sommes obligés d'avoir les idées claires et une autonomie de réflexion qui nous permettent de ne pas nous laisser piéger par les idées dominantes, les fatalismes et les soumissions qu'elles tendent à nous imposer.

La défense de l'emploi, la lutte contre la désindustrialisation, la mise en place de formes de mutation technologique qui respecte et développe les capacités des hommes, beaucoup de questions nouvelles nécessitent la construction de pratiques et des savoirs qui ne pourront s'élaborer sans une transformation profonde de nos « rapports à l'écrit » de nos « capacités d'autodidaxie » etc...

En gros, le développement de masse de nos capacités de lecteurs représente un enjeu de classe qui est beaucoup plus largement perçu par les travailleurs qu'on aurait pu le croire.

Ce qui caractérise d'abord les lettres et les coups de fil qui ont suivi ces articles, c'est le souci de tous les camarades de trouver des réponses collectives à la nécessité de progresser en lecture. Je crois que c'est un point important. Je sais le danger que représente dans la pratique syndicale, les tendances à l'autosatisfaction, mais cela ne doit pas empêcher de percevoir et de reconnaître qu'il y a là une valeur culturelle très importante qui nous vient de l'histoire du mouvement ouvrier. La volonté de faire concorder promotion individuelle et promotion collective, peut créer un contexte dans lequel en « apprenant ensemble » on découvre et on développe de nouvelles formes d'efficacité pédagogiques.

Je crois que les mouvements pédagogiques qui partagent avec la CGT le refus du fatalisme, peuvent apporter une aide très efficace partout où des « collectifs pour apprendre à mieux lire » cherchent à se mettre en place. Je crois que leur participation à cette mise en place peut enrichir non seulement les pratiques personnelles mais agir sur le contexte même dans lequel se fait le travail d'enseignant. L'existence de ce travail d'apprentissage de « parents » peut être la transformation fondamentale des contextes d'apprentissage pour les élèves des écoles.

On a du mal à réaliser tant on y est habitué, le vide que représente l'absence de pratique de la lecture dans tant de milieux d'adultes. Lors d'une rencontre organisée par l'AFL et le GFEN, Jean Foucambert expliquait à des enfants de 6 ans que pendant tout le restant de leur vie, il leur serait pratiquement impossible d'apprendre autant de choses que ce qu'ils avaient réussi à apprendre pendant leurs 6 premières années. De fait, apprendre à se

servir de ses yeux, de ses oreilles, de ses mains, marcher, parler etc... tout cela représente, en très peu de temps, un travail d'apprentissage d'une efficacité incroyable et qui plus est, ne s'est pas traduit par des différences de niveaux très appréciables.

Quelle est cette super pédagogie qui permet de tels résultats et comment se fait-il que c'est précisément au moment où on confie la suite des apprentissages aux professionnels que l'efficacité diminue si fortement ? Alors que la réussite de tous semblait jusque-là naturelle, comment se fait-il que ce soit l'échec et les différences de niveaux qui deviennent la nouvelle norme ? Cette question, je ne me l'étais jamais posée très clairement : ce sont parfois les choses les plus énormes, qui nous surprennent le moins.

Depuis que cette remarque de J. Foucambert m'a fait chercher à comprendre l'insolite de la prouesse des moins de 6 ans, je suis attentif à des choses que je n'avais pas réalisées jusque-là : les premiers pas, les premiers mots, les premières chansons sont entourés d'une très forte invitation collective de gens qui parlent, qui chantent ou qui marchent et qui éprouvent très fortement le besoin de faire savoir à l'enfant qu'il a vocation à faire de même ; ce que l'on attend de lui comme une espèce de cadeau. Je pense qu'il doit y avoir peu de gens capables d'approcher un bébé de 2 mois sans chercher à obtenir de lui un sourire. Personne ne se sent indigne ou incapable de faire ce travail de pédagogie. En revanche, pour ce qui est de l'écrit, les choses se passent différemment. Les gens qui, majoritaires en FRANCE, utilisent l'écrit le moins possible, ont tendance à penser que c'est réservé à d'autres (enseignants, responsables, intellectuels etc...). Cela ne permet pas de transmettre l'incitation à devenir utilisateur d'écrits. Ils ne peuvent pas faire partager une pratique qui n'est pas la leur, même si l'habitude de partager et de mettre en commun est très forte chez eux.

Il y a des milieux que la pratique de la solidarité, de la mise en commun chaleureuse, préparent à jouer mieux que d'autres un rôle pédagogique, mais si ces mêmes milieux ont renoncé à être d'efficaces utilisateurs d'écrits, ils sont condamnés à « laisser faire les spécialistes » et du coup ne peuvent transmettre que leur propre renonciation à l'écrit.

Je suis sûr que là où des travailleurs vont s'occuper de transformer leur salaire en luttant contre la déqualification

et la déresponsabilisation qu'on veut leur imposer, très vite ces travailleurs auront des choses à dire aux enfants. Ils auront besoin de transmettre et de faire partager les savoirs, les pouvoirs et les enthousiasmes que les pratiques nouvelles vont « décoincer ». Travailler à créer les conditions d'une intervention de masse dans la pédagogie, ce n'est pas déprécier le rôle des spécialistes pas plus que s'occuper efficacement de sa santé ne signifie se passer du médecin.

L'idée que l'intervention des travailleurs dans l'école est nécessaire a beaucoup progressé, mais on a du mal à imaginer une autre forme que celle qui consiste, pour les représentants des travailleurs à siéger dans des instances où ils « défendent l'école » contre les dégradations dont elle est menacée et où ils appuient les propositions des enseignants les plus progressistes. Cet aspect là de l'intervention est indispensable mais l'intervention du mouvement ouvrier pour transformer l'école, ne peut prendre sa véritable dimension que si elle s'appuie sur une transformation de mes propres pratiques face aux écrits et aux savoirs.

C'est bien ce travail de transformation qui est à l'ordre du jour aujourd'hui. Beaucoup de militants des mouvements pédagogiques ont de bonnes raisons de s'y sentir impliqués. Ils peuvent apporter une aide décisive dans la mesure où ils sont à la fois solidaires des raisons qui conduisent les militants à vouloir mieux lire et porteurs des techniques dont il est question dans les articles du *Peuple*.

Je me propose de faire parvenir aux amis qui me le demandaient, les photocopies des 4 articles parus jusqu'ici. Il n'est pas impossible que beaucoup de militants se sentent suffisamment sur la même longueur d'onde pour prendre contact avec les Unions Locales et départementales ou les sections syndicales qui leur sont proches pour leur proposer un coup de main pour la mise en place du travail de lecturisation. Il est probable qu'en plusieurs endroits, la proposition d'une aide de militants de la lecture permettra la mise en place d'actions qui n'auraient pas été réalisées sans cela.

Les difficultés et les urgences de tous ordres qui « prennent à la gorge » très souvent quotidiennement les militants de la CGT, peuvent laisser penser que les problèmes de lecture restent bien loin de leur préoccupation. En réalité si

c'est la nécessité de gagner du temps et de l'efficacité qui constitue la plus forte incitation à transformer notre façon de lire, ce sont précisément les camarades les plus submergés qui ressentent le plus fortement la nécessité de ce travail de transformation. La vraie difficulté pour les militants de la CGT, comme pour ceux du GFEN ou de l'AFL, c'est qu'on se sent plus à l'aise pour dire ce qu'il faudrait faire que pour le mettre réellement en pratique. Cette difficulté que personnellement je vois de très près, c'est sûrement en travaillant ensemble qu'on peut le mieux s'y attaquer. Nous avons de séduisants « y'a qu'à », nous tenons en main les bonnes clés. Reste à apprendre ensemble pour dégripper les serrures et ouvrir les portes, à commencer par celles qui nous séparent.

■ Jean LAULHÈRE

● 0,4% de la production de papier sert à fabriquer des livres. 75% du papier utilisé pour la presse viennent du recyclage de papiers ou de cartons.